

Alix AYMÉ, artiste peintre

Une artiste française
dans les forêts laotiennes
(*Le Populaire d'Indochine*, 16 septembre 1932)



Les pirogues dans les rapides

M^{me} Alix Aymé est une femme peintre au talent incisif et dont on a remarqué, lors de l'exposition coloniale de Vincennes, les peintures décorant le pavillon du Laos.

Pour réaliser cette importante contribution picturale, M^{me} Alix Aymé n'a pas hésité à séjourner pendant dix-huit mois au Laos ; elle en a visité successivement toutes les régions, les unes sauvages, les autres encore inexplorées, pour mener à bien ses études et enrichir sa documentation.

Elle a dû, pour pénétrer aux points les plus reculés du pays, emprunter des itinéraires extrêmement dangereux, où seuls quelques blancs l'avaient déjà précédé.

Ce sont les risques de telles randonnées, supportés avec une crânerie bien française c'est son séjour au « beau pays » laotien que M^{me} Alix Aymé a bien voulu relater pour les lecteurs du « Journal », faisant revivre ainsi par la plume, des épisodes de vie et de mœurs qu'elle avait si prestigieusement évoqués avec le pinceau.

*
* *
*

Pour se rendre, au cours de la bonne saison, de Hanoï à Luang-Prabang, la capitale du petit royaume laotien, il existe deux itinéraires possibles. Le premier est classique : Vinh, Thakhek et le Mékong ; et si le voyage ne manque pas d'imprévu, il reste toujours assez facile. Le second itinéraire, celui du Nord, par le Tran Ninh, est beaucoup plus dangereux ; dans la bonne saison, on le déconseille déjà aux amateurs d'émotions fortes. Quant à l'utiliser en pleine saison des pluies, il faut vraiment quelque nécessité impérieuse : malades à secourir d'urgence ou bandits à exterminer.

Chargée par le gouvernement général de l'Indochine d'exécuter dans le pays même des peintures qui ont, par la suite, figuré à l'Exposition coloniale, dans le Pavillon du Laos, j'avais cru d'abord pouvoir me mettre en route en avril. Diverses circonstances m'en empêchèrent, et c'est en juillet seulement que je pus quitter Hanoï par le second itinéraire malgré la mauvaise saison.

...De Hanoï à Vinh, la route mandarine est trop connue maintenant pour que je tente de la décrire à mon tour. Mais à partir de Vinh commencent les difficultés et s'ouvre devant moi l'aventure.

Je dois en effet faire 400 kilomètres d'auto pour atteindre Xieng-Kouang. Cependant, tout le monde m'affirme que je n'irai pas loin, que je trouverai les routes coupées et les ponts emportés par les eaux. Prudente, l'administration m'offre un sampan et me conseille de remonter la rivière pendant dix jours pour gagner Cua-Rap, à 180 kilomètres.

Mais ma décision est prise et je prends place dans une automobile trépidante, au moteur garanti incassable et aux solides pneus flambant neufs.

Nous parlons au petit jour, et déjà les villages annamites commencent à vivre. Sur la route, nous dépassons des ombres, trotinant l'une derrière l'autre. Chacune porte sur l'épaule le fléau de bambou aux extrémités duquel pendent de grands paniers tressés remplis de volailles ou de légumes ; acheter, revendre, c'est, en effet, la grande affaire de tout Annamite.

Dans la nuit, on voit soudain briller des yeux verts. Non, ce ne sont pas des fauves mais de paisibles buffles qui, eux aussi, vont au marché. Peu à peu le ciel s'éclaire : un petit jour blême, qui sera remplacé tout à coup par un soleil radieux. Nous traversons maintenant des villages riches, des marchés déjà grouillants. Au bord de la route, voici des pagodes sur lesquelles veillent deux tigres en plâtre peinturluré, voici un banyan, arbre sacré ; une niche à bouddha où des jostiks allumés nous envoient au passage une bouffée d'encens.

L'auto circule dans la vallée, se rapproche du fleuve où glissent en silence les sampans, elle s'arrête au bac de Dô-Luong. Longuement, la trompe appelle les passeurs. Mais ceux-ci, comme d'habitude, sont occupés à des besognes sans doute plus importantes. Nous les attendons avec philosophie, cependant que le soleil monte peu à peu au-dessus des arbres.

Enfin les voici. Nous utilisons le bac et nous retrouvons sur l'autre rive une route plus pittoresque, si bien envahie par la brousse qu'on la distingue à peine. Nous entrons dans la zone des ponts dangereux, très dangereux même, s'il faut en croire les écriteaux placés devant chacun d'eux par les vigilants services des travaux publics. Ces ponts se trouvent généralement à mi-hauteur d'un ravin et l'on y accède par une pente raide, parmi des éboulis. Il faut ensuite remonter l'autre versant à plein gaz, en prodiguant les encouragements au moteur. À la vue des premiers écriteaux, je m'étais décidée à descendre pendant que le chauffeur allait, d'un pied prudent, essayer la résistance du pont de bambou avant d'y engager la voiture. Mais les ponts sont trop nombreux et, comme on s'habitue à tout, nous négligeons par la suite cette élémentaire précaution.

Cela a bien failli nous coûter cher, car, soudain, nous nous arrêtons au bord du vide. Il n'y avait pas d'écriteau « Danger » mais il n'y avait pas davantage de pont. Il a été arraché par les eaux. Il n'en subsiste que quelques pauvres débris. Et comme il fait très chaud, une vingtaine de coolies et un cai bien gras, couleur de citron mûr et habillé d'une pièce d'étoffe d'un beau violet épiscopal, dorment sous les bambous, les poings formés et la bouche ouverte. Le chauffeur, à grands renforts d'imprécations, les tire de leur innocent sommeil et ils se mettent en devoir de rechercher, au fil de l'eau, un bac provisoire qui doit bien être là, quelque part, dans un coin.

J'en profite pour me promener ; cette rivière est charmante. De rocher en rocher, j'en remonte le cours. Bientôt, elle s'enfonce dans la forêt, et, au-dessus de ma tête

c'est une voûte de verdure. Hors des mille lianes enchevêtrées, s'élancent les bambous, les aréquiers, des arbres à tronc puissant tout chevelus de plantes parasites.



Un laotien jouant le « Khen »

La forêt bruit d'invisibles vies... je gagne une grande pierre plateau milieu de l'eau et c'est là que je m'installe pour déjeuner, espérant que « Ong Cop », le Seigneur Tigre, hésitera à se mouiller les pattes pour venir me déranger.

J'entends des cris de victoire. On a découvert le bac et on y a déjà placé l'auto. Nous répartissons à travers les ravins et les fondrières, et, vers le soir, nous arrivons à Cua-Rao. C'est, de l'autre côté du fleuve, un poste avec un délégué français qui vit là en famille. De sa terrasse qui domine la rivière, on aperçoit des « flamboyants » profonds et pourpres sur le rose délicat du ciel. Comme le pays annamite est loin de moi ! Ici plus de rizières à perte de vue comme dans le delta du Tonkin. C'est le pays Thaï, et les seigneurs du lieu se sont réservés tous les fonds de vallées où ils cultivent le riz, laissant aux Man et aux Méo les maigres terres de la montagne.

Le lendemain, pour gagner Mueng Sen, nous suivons, pendant 45 kilomètres, la rivière Mo à travers une gorge où elle bouillonne en de nombreux rapides. Je commence à m'inquiéter. Il y a un bac à franchir, la rivière est déjà gonflée, mugissante, et les coolies affolés refusent de passer. Ma colère et quelques espèces sonnantes les décident pourtant ; l'auto est sur le bac. Hélas ! voici qu'il penche, qu'il s'emplit d'eau. Nous allons être engloutis ! Non. Les coolies, hurlants, les yeux hors de la tête et semblables à des démons ont tôt fait de nous ramener en arrière au rivage. Que faire ?



Des sampaniers luttent contre le courant contraire

Un bruit de moteur m'annonce des compagnons d'infortune. Une auto arrive. Il en descend six jeunes lycéens en uniforme qui se présentent à moi dans le meilleur français. Ce sont des fils de roi, les six des enfants de Sisavong Veng, roi de Luang-Prabang, qui, élèves du lycée d'Hanoï, vont chez leur père passer les grandes vacances.

Six fils de roi ! comme dans les Mille et une nuits ! Tout de suite, je pense aux « Trois calendriers fils de roi » de Shéhérazad, mais les miens ne sont ni derviches ni mendiants, et aucun d'eux n'est borgne. Une fée ne va-t-elle pas, pour des fils de roi, calmer d'un coup de baguette le courroux des eaux ? Mais non, les voilà qui parlementent et les voilà bientôt convaincus de l'impossibilité de continuer. D'un air désolé, ils m'affirment qu'il n'y a rien à faire. Il faut se résoudre à s'installer et on me donne, au village tout proche, la maison du chef. Je m'y installe pour la nuit.

Heureusement, le lendemain, un télégramme nous apprend que l'unique auto de Xieng-Kouang est envoyée à notre secours. Nous passons le fleuve en pirogue et, le soir même, nous sommes à Xiem-kouang après avoir traversé la fameuse plaine des Jarres, monuments mégalithiques taillés dans le calcaire et dont on ignore l'origine. Trente kilomètres après Xiem-kouang, il n'y a plus de route et les difficultés recommencent.

Grâce à l'intervention des fils du roi, nous nous procurons facilement des chevaux de selle et des chevaux de bât et nous prenons une piste spongieuse où ma monture enfonce parfois jusqu'aux genoux.

Le sentier emprunte maintenant le lit d'un torrent, puis il court, au flanc de la montagne, dans une terre argileuse. Mon cheval fait parfois cinquante mètres de descente sur l'arrière-train. Quand on longe un précipice de cent mètres, ce genre de descente n'a rien d'agréable, la traversée des rivières n'est pas plus séduisante. Quand il n'y a pas trop d'eau, je reste à cheval ; j'en suis quitte pour un bain de pieds et parfois un bain de siège. Mais, parfois, le courant est si fort que les bêtes doivent traverser à la nage tandis que mes caisses et moi trouvons place sur de frêles radeaux de bambou.

Ajoutez une pluie incessante qui a transpercé, en une demi-heure, le caoutchouc dont un astucieux Chinois d'Hanoï m'avait garanti l'imperméabilité et vous aurez l'exact tableau de cette randonnée.

Il y a cependant de bons moments tels que l'arrivée, le soir, à l'étape, le grand feu auprès duquel on vient littéralement se rôtir pour se sécher, l'installation dans la *sala* de bambou, la fumée du roi (quelque cerf que nos gens ont tué) ; parfois aussi une

éclaircie pendant laquelle je peux faire un croquis, noter un passage, un costume curieux, une scène dans un village...

La ville du million d'éléphants et du parasol blanc

À Muong-You, petit village au bord de la Nam-Kam, nous quittons la forêt et nous changeons de moyens de locomotion. C'est à bord de pirogues que nous allons pour suivre notre voyage. On a délégué à notre rencontre des envoyés du roi, quelques gardes royaux venus de Luang-Prabang et le chef des piroguiers de la Nam-Kam.

Allons-nous partir ? La décision dépend du chef des piroguiers, qui mâche consciencieusement son bétel en réfléchissant ; finalement, il nous informe que les eaux sont trop hautes, que les rapides sont très dangereux et qu'il convient d'attendre plusieurs jours afin de ne pas exposer « nos précieuses vies ».

Avec les fils du roi, nous restons donc cinq jours dans le village. Je suis personnellement installée dans la sala de bambou tressé, haut perchée sur ses pilotis comme tous les maisons laotiennes qui semblent toujours courir sur leurs grandes pattes.

Le Laos est infesté de tigres qui, fort heureusement, ne savent pas monter aux échelles !....

L'un d'eux, un vieux tigre, vit tout près d'ici, en bon accord avec le village qu'il se contente de traverser de temps en temps, en maître, pour s'emparer d'un cochon ou d'un simple poulet ; jusqu'à présent, il n'a fait de mal à personne.

La présence d'une Européenne et de six fils de roi dans un village laotien n'est sans causer quelque curiosité. Pendant la journée, des jeunes filles, gracieuses avec leur jupe de soie serrée sur les hanches et l'écharpe rose qui cache mal leurs seins, viennent me faire visite.

Elles s'accroupissent tout autour de moi, chiquent le bétel comme le chef piroguier et me tiennent de longs discours. Elles paraissent très heureuses lorsque je leur déclare qu'elles sont *n gams* (jolies).

Et, de fait, elles ont de beaux yeux foncés, de longs cheveux tordus en chignon sur le côté gauche ; le chignon lui-même est entouré de chaînes d'or ou d'un simple cordon de fleurs. Les mères viennent aussi avec leurs bébés qu'elles portent sur leur dos, serrés dans une écharpe.

Le soir, c'est la fête, le classique boun où nous sommes tous invités par le chef du village. Les « pousaos » (jeunes filles) ont revêtu leurs plus beaux atours et piqué dans leurs cheveux la fleur de frangipanier. Assises sur des nattes, elles préparent les chiques de bétel, pendant que les « poubaos » (jeunes gens) improvisent des chants à leur adresse. Les métaos et les potaos (vieillards des deux sexes) jacassent de leur côté. Une jeune fille à l'allure délurée fait manifestement des avances à l'aîné des enfants du roi qui, rougissant, se met à son tour à chanter en l'honneur de la belle...

... Mais les eaux commencent à baisser, nous allons pouvoir sortir de l'arche... Un beau matin, nous prenons place dans une flottille de quatre pirogues, combien instables, combien vacillantes ! Et je franchis mon premier rapide. La pirogue qui me précède, happée par les vagues, jetée d'un rivage à l'autre, ballottée comme un fétu, semble d'une fragilité qui n'est pas de nature à me rassurer.

Malgré ma frayeur, nous passons, nous sommes passés ! Lorsque les rapides sont trop dangereux, nous descendons à terre et les piroguiers font une course échevelée à travers les eaux en hurlant de joie. Nous les retrouvons plus loin qui vident leur bateau à moitié plein. Des troncs d'arbres descendent le fleuve en tourbillonnant ; ils constituent un redoutable danger pour notre frêle embarcation. À la sortie d'un rapide, nous sommes heurtés par l'un d'eux, la pirogue penche et un dernier remous l'emplit à moitié. Elle enfonce. Les piroguiers invoquent les *Phys* de l'eau auxquels ils ont offert, le matin, la gerbe de fleurs et la boule de riz propitiatoires. À grand renfort de perches,

nous nous rapprochons du bord et pouvons sauter sur un rocher pendant que la pirogue, légère, continue à flotter entre deux eaux.



Des bonzes priant

Nous repêchons nos colis qui sont dans un triste état, et un village voisin nous loue une nouvelle pirogue. Le soir, nous nous arrêtons dans quelque village, à l'heure où les bonzes psalmodient dans la pagode, devant un Bouddha souriant. Les chefs de village nous apportent les présents d'usage, des fleurs dans des plats d'argent, deux bougies de cire plantées dans un bol de riz. En revanche, nous jouons pour eux sur un phono des airs langoureux qui les enchantent.

Plus de rapides ; nous approchons de Luang-Prabang. L'eau est calme et unie comme celle d'un lac. Après un affreux orage, le soleil se couche dans un ciel éblouissant. Tout; autour de nous, est rose. Nous arrivons à Don-Mo. Deux autos nous attendent, celle du roi et celle de la Résidence. Nous faisons, en une demi-heure, les 30 kilomètres qui nous séparent de Luang-Prabang. Je vais vivre pendant plusieurs mois dans la *Ville du million d'éléphants et du Parasol blanc*.

C'est à Luang-Prabang que j'assiste, quelque temps après, aux fêtes données en l'honneur de M. Pasquier venu par le Mékong en pirogue à moteur.

Pour la première fois, un gouverneur général vient rendre visite au roi ; aussi la ville est-elle toute parée. Les longues et élégantes pirogues royales, toutes dorées avec trente rameurs rouges ou verts piquent comme des flèches au-devant des pirogues gouvernementales. Quelques centaines des plus jolies filles de la ville, agenouillées sur le chemin du débarcadère, et vêtues des plus rutilantes couleurs, offrent des fleurs dans des coupes d'argent. Tout le Luang-Prabang européen est là au complet (une vingtaine de personnes).

Pius tard, le roi, somptueusement vêtu d'étoffes tissées d'or, couvert de chaînes et de bijoux, sur un trône porté par des gardes, entouré de parasols et de chassemouches, traverse la ville avec son cortège d'éléphants, de hérauts, de pages, de chevaux caparaçonnés.

Le soir, une grande fête de nuit amène toute la ville au Palais. Les danseuses évoluent dans des jardins fleuris de lanternes. *Pou Gneu* et *Ma Gneu*, les ancêtres des Laotiens, apparaissent aussi. Le palais, construit par un architecte européen, s'élève au centre de la ville, en face de la montagne sacrée du Pou-Si où le Bouddha laissa l'empreinte d'un pied géant. La grande salle du trône est décorée à la laotienne, et [M. Pasquier, qui désire faire un cadeau au roi, me charge de décorer le salon de réception](#). De grands murs blancs ! Quoi de plus tentant pour le pinceau d'un décorateur ! La perspective de ce travail m'enchanté.

Je vais pouvoir, sur cent mètres carrés de murs, me livrer à tout le plaisir de la couleur : le roi, qui a environ quarante-cinq ans, parle peu le français, mais le comprend très bien. Il est très bon et adoré de ses sujets. En général, il porte le sampoi (pièce d'étoffe enroulée autour des hanches, passant entre les jambes, puis roulée et attachée derrière à la taille), le veston de toile blanche, les bas de soie noirs et souliers noirs qui forment le costume laotien pour la haute classe.

[Le roi me fait dire qu'il désire, pour la décoration de son palais, des scènes laotiennes, des paysages de ce beau pays doré où la lumière est sans pareille. J'ai bien là pour une année de travail](#). Lorsque le palais sera terminé, je pourrai reprendre mes courses à travers la brousse et arriver jusqu'à la Chine par le Haut Laos. Je passerai par des sentiers qu'aucune Européenne n'a encore suivis. Quel plaisir d'aller ainsi à l'aventure ! En attendant, je m'installe dans la capitale.

C'est une ville chatoyante dont les mille couleurs jouent dans le soleil, sauf pendant la saison des pluies où, pendant trois mois environ, le ciel s'entr'ouvre pour laisser fondre des pluies torrentielles. Plus de soleil, mais une lumière d'aquarium, une forêt d'un vert d'algue, un Mékong énorme et rouge qui remplit son lit et s'étend sur la campagne. Les fièvres font alors leur apparition, tout le monde est plus ou moins malade, on s'étiolé, on meurt parfois...

Les plaisirs et les fêtes d'une capitale heureuse

La capitale du Laos, Luang-Prabang, étale, entre le Mékong et la Nam-Kam, dans un fouillis de verdure et de palmes, ses pagodes peintes et dorées, ses bonzeries, ses thâts, ses maisons de bois et de bambous. La colline du Pou-Si, surmontée d'une pyramide d'or, domine le tout. On m'a affecté comme logement l'ancien commissariat, ou résidence. C'est une grande bâtisse de bois assez délabrée, mais dont une pièce bien éclairée va me servir d'atelier. Dès mon arrivée, le boy me déclare qu'il veut aller au marché faire l'emplette d'un chat, parce que « y en a beaucoup les rats ».

Il n'y a pas, hélas ! que des rats ; le nettoyage du grenier nous y fait découvrir une douzaine de serpents, quelques oiseaux de nuit et un iguane que les indigènes dévorent avec joie. Tous ces animaux, loin de vivre en paix, se battent tout le temps et exécutent, la nuit, des charges de cavalerie qui m'empêchent de fermer l'œil. Une battue organisée m'en débarrassera finalement.

Autour de ma maison s'étend un jardin plein d'herbes folles, de palmiers à sucre, de flamboyants, d'hibiscus. C'est là que je m'installe, après les heures chaudes, pour peindre le marché du soir qui se tient sur une petite place, tout à côté. Ce marché, comme celui du matin, qui se tient le long de la Grande-Rue, devant le palais et les pagodes, attire une foule étrange. Ce sont d'abord les jeunes filles du pays, toujours parées, souriantes et douces, assises sur de minuscules sièges de rotin. Devant elles, sur de grandes feuilles de bananiers sont étalés les fruits, le riz cuit dans des bambous creux, le caviar rose des Laotiens et aussi les étoffes que chaque fille a tissées sur un métier rudimentaire entre les pilotis de sa maison.

De la montagne, voyageant à pied pendant des jours, sont descendus les Méo qui apportent de l'opium, les Kha ayant pour tout vêtement... une ficelle et un coutelas, les femmes Yao avec leurs pantalons brodés de fleurettes multicolores, les Lu enturbannés de rose. C'est là que je recrute mes modèles. Un peu d'argent et surtout la curiosité de voir l'intérieur de ma maison les décident à poser. Lorsqu'ils se reconnaissent sur une toile, ils éclatent parfois en sanglots, craignant que je n'aie, en même temps que leurs traits, subtilisé leur âme.

Je choisis également mes modèles parmi les prisonniers. Le choix est facile, car ils sont plusieurs centaines à la prison, et de toutes les races ; contrebandiers d'opium, voleurs de buffles, assassins qui ont joué du couteau pour l'amour d'une belle fille. Ils se promènent d'ailleurs en ville et les chaînes de pieds cliquettent cependant que les linhs fument et dorment, à l'heure dite, les prisonniers viennent réveiller leurs gardiens et tout réintègrent une prison qui les satisfait sans doute pleinement.

Souvent, mes amies, les danseuses du roi, me rendent visite. Elles habitent, un peu plus loin, un village à elles, où, quand elles ne répètent pas leurs « figures » compliquées, elles tissent des écharpes d'or ou d'argent qu'elles vendent en ville. L'après-midi, elles s'étendent à l'ombre dans mon jardin, puis s'enhardissent, jacassent, me regardent travailler et poussent de grands cris lorsqu'elles reconnaissent quelqu'un sur ma toile.

Quand il fait trop chaud pour que je puisse peindre dehors, je me rends parfois dans les pagodes. De gigantesques Bouddhas y laissent tomber sur leur peuple un regard indifférent.

Quelques bonzillons vêtus de draperies, de draperies d'un jaune éclatant, dorment sur la terre battue aux pieds des autels. La chaleur exaspère l'odeur des thâts de fleurs devant les dieux. Dans la bonzerie voisine, on entend à nonner du pāli par quelque studieux apprenti-bonze. Quand la nuit tombe, un gong aux sons profonds résonne pendant un quart d'heure au sommet du Pou-Si. Le soleil se couche généralement dans toute sa splendeur et fait flamboyer au marché les visages des femmes, plus colorés que leurs mangues et leurs mandarines.

Dans l'eau rose de la Nam-Kam, près du pont de bambou que la crue enlève chaque année, se baignent les filles. Elles entrent peu à peu dans la rivière en relevant leur jupe qu'elles finissent par enlever et poser en paquet sur leur tête. Elles se baignent nues mais chastement. Sur la rive d'en face, la forêt de palmiers est tout en or. Puis tout s'éteint, les palmes se découpent en noir sur un ciel mauve et la lune monte.

C'est à l'heure où se promènent en bandes les jeunes filles, chantant à la lune, tandis que les suivent leurs amoureux.

C'est aussi l'heure des joueurs de khène, et l'on peut, en se promenant, entrer dans quelque maison en fête où le boun bat son plein. On vous y accueille toujours fort bien, on vous offre un tabouret et une chique de bétel et vous écoutez les chants d'amour alternés.

Que de fêtes en ce Luang-Prabang où tout le monde paraît heureux ! La vie y est un perpétuel plaisir, toute l'année se succèdent les fêtes du Thât-Luong, les fêtes des eaux, les fêtes pour se rendre favorables les génies, celle des bêtes auxquelles on donne la liberté, les réjouissances après les bonnes récoltes. À l'occasion de certaines de ces réjouissances, le roi, en grand appareil, reçoit en son palais, et c'est pour moi l'occasion de goûter aux mets laotiens : au traditionnel *cao poum*, plat compliqué, très épicé, au poisson cuit dans des bambous, à la crème servie dans des noix de coco.

Le roi a passé plusieurs années de sa jeunesse à Paris, et c'est maintenant son fils aîné, le prince Savang, qui y fait ses études. Passionné de Proust et de Debussy, le prince héritier vient pourtant quelquefois revivre la douce vie laotienne et reprend avec plaisir le costume national.

Avec ses deux reines, celle de droite et celle de gauche, et ses nombreuses concubines, le roi a bien une quarantaine de petits princes et de petites princesses. Lors

de mon arrivée, la reine mère vivait encore, mais elle devait bientôt mourir après s'être concilié les dieux par de grandes manifestations pour lesquelles elle avait dépensé des sommes considérables. Les cérémonies de ce genre durent en général plusieurs jours et les bonzes y jouent un grand rôle. Sous d'immenses tentes, parmi les feuillages et les fleurs, les bonzes prient, immobiles dans leurs draperies jaunes. Une foule recueillie, venue de tous les coins du royaume, se recueille également, offre des fleurs, allume des petites bougies de cire. Des jeunes filles aux écharpes vives, parées comme de petites idoles, cerclées d'or aux poignets et d'argent aux chevilles, préparent les repas des bonzes, portent sur la hanche d'un geste gracieux le plateau de petites tasses bleues, les soucoupes, les baguettes. Puis ce sont d'impressionnantes fusées que les bonzes ont préparées et qui lancent leurs gerbes sur le fleuve.

Après la mort de la reine mère, les Européens furent invités à la grande cérémonie de l'incinération. Nous allâmes tous, après le roi, la famille royale et les grands dignitaires, déposer sur le bûcher les bougies de cire et le petit fagot de bois odoriférant. La cérémonie se passa devant la pagode du Thât-Luong. Des tentes y étaient dressées afin qu'on pût longtemps contempler l'énorme édifice de bambou et de papier peint se consumer lentement. Ensuite commencèrent les « réjouissances » portées au programme, danses, repas, fusées, etc... La mort n'est pas triste au Laos. Lorsque les vieillards sont obligés de piler leur noix d'arec au lieu de la mâcher, ils peuvent partir, leur temps est fait.

Suite et fin
Une française au Laos

Un voyage en pirogue à travers les rapides du Mékong
(*Le Populaire d'Indochine*, 23 septembre 1932)

Ma tâche est terminée, mon séjour s'achève. J'ai pris congé du roi et je vais employer mes derniers mois de séjour à visiter le Laos du nord.

C'est encore en pirogue que je quitte Luang-Prabang pour remonter le Mékong ; mais, [cette fois-ci, ma pirogue est pourvue d'un moteur, innovation qui date de quelques mois à peine](#) et qui réduit à sept jours le trajet Luang-Prabang-Houei-Saï que l'on faisait autrefois en quarante. Elle est assez grande pour que je puisse m'installer, au centre, séparée par une cloison et des toiles, dans une petite pièce à moi, avec un matelas et une moustiquaire. Mon boy, à l'arrière, accroupi parmi les bagages, me prépare des nourritures succulentes sur un fourneau de terre. Tout le jour, je regarde défiler les berges, la forêt qui descend jusqu'à la rive, les villages dont les habitants alignés au long de la rive, nous contemplant avec stupeur, femmes en jupes éclatantes, bonzes drapés, jaunes comme des canaris qui vont s'envoler, et petits « ventres-nus » vêtus d'innocence.

Quand le soir tombe, on voit luire des yeux dans l'ombre de la forêt. Nos rameurs tirent, mais allez retrouver la bête atteinte ! Le soir, on s'arrête ; on amarre la pirogue à de grands bambous. Voici, bientôt installée, une claie pour abriter nos piroguiers ; un feu vif éclaire leurs visages et l'on fait cuire le riz à la vapeur. On en remplit les paniers tressés dans lesquels on puisera pendant la journée du lendemain. Le chef du village voisin me fait apporter des poulets, des bananes, et sitôt mon repas achevé, je m'endors dans ma pirogue tandis que les rameurs autour de leur feu passent une partie de la nuit à chanter et à se raconter des histoires.

Sans les rapides, le voyage serait très paisible. Mais ceux-ci sont si terribles que mon cœur s'arrête dès qu'on entend leurs mugissements. Les piroguiers encouragent le moteur de leurs cris rythmés mais celui-ci s'essouffle, halète ; j'épie ses battements en retenant ma respiration. Souvent, il s'arrête, la pirogue alors n'avance plus, elle recule.

À grand renfort de hurlements et de perches, les rameurs accostent et nous nous reposons un instant. Il faut repartir...

...C'est lassé de ce fleuve tourmenté et tragique, que j'arrive à Houei-Saï. J'y suis fort aimablement reçue par les quatre Français qui y habitent ; on me procure des chevaux de selle, des chevaux de bât, des coolies-porteurs : je ne m'attarde pas et je pars, le lendemain, avec un *linh* armé jusqu'aux dents en tête de la caravane et un autre tout semblable fermant la marche. Je voyage pendant dix jours à travers la grande forêt.

Quelles journées merveilleuses ! Au petit jour, les caravaniers chargent les chevaux, font cuire le riz et nous partons par un brouillard épais parmi les feuillages chargés d'eau.

C'est bien la forêt vierge telle que je la voyais, enfant, en feuilletant le « Tour du monde ». Des deux côtés du sentier, une brousse épaisse, infranchissable, une végétation folle, mille lianes enserrant les bananiers, des bambous géants, des fleurs inconnues, des parfums nouveaux. Des singes se balancent et jacassent. Sur le sentier, souvent les empreintes aux cinq griffes du Seigneur Tigre, moustachu, que l'on n'aperçoit jamais pendant le jour, mais qui, le soir, révèle sa présence par un *cop-cop* doux.

À midi, on fait halte dans quelque village Lu, ou Kha. Aucun n'est semblable aux autres. [Les races très diverses qui peuplent le Haut-Laos ne se mélangent pas entre elles.](#) À Ta fa, village Lu où je couche le second soir, les longues maisons sur pilotis abritent des femmes aux turbans roses, vêtues d'un *sin* rayé et d'un caraco à soutaches. Très accueillantes, elles m'invitent à m'asseoir sous leurs vérandas ; j'admire les torsades d'argent de leurs poignets. C'est la première fois qu'une femme européenne passe par là et mon costume de cheval, mes bottes, les intriguent fort.

À Pou-Vé, chez, les Kha, une bande d'hommes, vêtus de coquillages, leurs cheveux flottants sur leurs épaules, d'énormes coutelas aux poings, suivent un étroit sentier en chantant sur un rythme étrange. Un peu hésitante, car je sais que des explorateurs se sont mal trouvés d'avoir heurté les superstitions des Kha et d'être entrés dans leurs villages certains jours défendus, je les suis. Ils débouchent dans une clairière ; une affreuse tête de cheval décapitée, sanguinolente et couronnée d'hibiscus, est ficelée sur un piquet. La terre est fraîchement battue sous les signes cabalistiques en cauris et en fleurs qui la recouvrent ; on a dû se livrer à quelque sacrifice. Ç ce moment, les « officiants » m'aperçoivent, mais, loin de me menacer, tous se prosternent à mes pieds. Mon boy-interprète m'explique plus tard que le village est en proie aux *Phys* de la mort et que, malgré les sacrifices et les offrandes, un homme meurt tous les jours. Aussi, pour dérouter les *Phys*, vont-ils abandonner le village et le reconstruire un peu plus loin. Les *Phys*, qui sont très bêtes, n'y comprendront plus rien. Je distribue de la quinine dont ils comprennent fort bien l'usage. Peut être contribuera-t-elle à la confusion des mauvais génies.

Enfin, j'arrive à Muong-Sing, ville Lu, le soir du dixième jour de voyage. À Muong-Sing, le seul Européen est l'officier chef de poste. Fort aimablement, il me donne une maisonnette de la ville, très confortablement aménagée. J'y habite pendant un mois, travaillant sans cesse, et constate que je ne pourrai emporter qu'une faible partie des types intéressants qui tentent mon pinceau. C'est encore au marché que je me fournis de modèles. C'est là que je trouve des Kha-Kho, vêtus de bleu sombre, grappes de fleurs orangées aux oreilles et poignards d'argent à la ceinture ; leurs femmes ont de courts tutus de danseuses qui commencent à l'aîne et laissent voir au-dessous du caraco court qui cache les seins un ventre bien doré. Elles sont coiffées, selon les clans, de hennins, mitres ou toques ornés de cauris, et, du genou à la cheville, elles portent des guêtres bleues. On y voit aussi des Thaï Neua, sobres et distinguées, vêtues de bleu sombre et de bijoux d'argent. Mais mes plus jolis modèles sont les petites filles Lu avec leur jupe de soie rayée bien serrée sur leurs hanches minces, leur étroit caraco, leur

grand turban rose, leurs bijoux d'or. Elles ont un air de petites princesses, un maintien timide, un air candide, mais auquel, me dit-on, il ne faudrait pas se laisser prendre.

En pirogue à moteur, je descends le Mékong jusqu'à Vientiane.

Vientiane est la capitale administrative du Laos français. On y voit un curieux mélange de mœurs laotiennes et annamites et de civilisation française. Les maisons laotiennes y sont tout de même bâties sur pilotis, cachées dans les bananiers et les palmes, mais le quartier européen s'enorgueillit de magnifiques villas qui ne dépareraient ni Saïgon ni Deauville. Un essai de construction mitigée n'a pas donné d'heureux résultats. Bien plus charmant est le spectacle de jolies Laotiennes dont les pieds nus cerclés d'argent activent des pédales de bicyclette ou des roues de machine à coudre.

Tout le monde sait, au Laos, qu'il est trois cadeaux à faire aux belles filles dont on convoite la main plus ou moins régulièrement. C'est d'abord le bracelet-montre, plus la machine à coudre, enfin la bicyclette ; à ces trois cadeaux, pas un cœur — même le plus farouche — ne résiste. Il y a aussi, à Vientiane, deux ou trois énormes camions peints de couleurs vives dans lesquels il est de bon ton d'aller se promener ; en passant devant les maisons des amis et connaissances, on crie : « Who » au sommet de sa voix ; les amis sortent bien et vous voient ! C'est agréable !...

J'arrive à Vientiane au moment du *Boun Nian Fai*. C'est la fête de la fécondité. Toute la province afflue dans la capitale en habits de cérémonie et la ville semble jonchée de fleurs. Devant le majestueux Mékong, dont les bords sont plantés d'énormes flamboyants, les bonzes lancent des fusées et l'on promène en grande pompe des statuettes érotiques. Elles sont, du reste, de quantités et de dimensions réduites. Bien plus importantes autrefois, elles ont excité l'indignation des Européens au grand étonnement du peuple laotien qui n'y voit pas malice. La fête dure trois jours, puis chacun se calme jusqu'à la prochaine réjouissance.

De Vientiane, c'est par une belle petite chaloupe à vapeur que je vais à Savannakhet, porte du ciel.

De Savannakhet à Paksé, je dois faire un jour d'auto sur une piste à peine praticable à travers la forêt-clairière plantée d'arbres maigres. C'est là que je rencontre, à la nuit tombante, une panthère. Elle traverse la route en emportant un bébé-panthère dans sa gueule. Sans doute a-t-elle résolu, pour des raisons que j'ignore, de déplacer ses pénates. Effrayée par les phares, elle fait un grand bond et disparaît dans la forêt, mais elle a laissé tomber son petit ! Malgré la répugnance du chauffeur qui craint un retour de la bête, je fais faire machine arrière et ramasse le petit animal tout aplati sur la route.

C'est un fauve bien inoffensif car il n'a pas encore de dents et s'obstine à têter mon doigt entre ses gencives. Arrivé à l'étape, j'essaie en vain de le nourrir. Il refuse le biberon. Je trouve une chatte mère et essaie de lui faire croire que cette panthère est un de ses petits, mais elle s'y refuse, fronce les sourcils et gifle la pauvre bête à tour de pattes. Je ne découvre qu'un moyen d'empêcher mon bébé-panthère de mourir de faim, c'est de lui donner des petits morceaux de viande crue sur laquelle il se jette déjà voracement. Avant de quitter définitivement le Laos, je laisserai à des amis cet encombrant compagnon car je ne tiens pas à le promener plus tard en laisse dans les rues de Paris. J'ai déjà quitté à regret un joli gibbon pelucheux que j'avais eu dans le Nord ; il se nourrissait de photos et de billets de banque et je ne pouvais lui faire peur qu'en lui montrant, au bout d'un balai, une couverture de voyage en peau de tigre.

Me voici à Paksé d'où je repars pour aller voir des ruines khmers peu visitées, seuls vestiges de l'art khmer en territoire laotien. Une belle voie dallée et bordée de sculptures. Quelques centaines de marches, parmi les frangipaniers, donnent accès à un petit temple sculpté d'apsaras. On y voit errer quelques bonzes, un ermite y fabrique des petits bouddhas de terre dorés. En redescendant, j'aperçois un lac rose creusé dans la verdure. Comme je dessine un instant parmi les pierres, une famille de singes, mères

portant leurs bébés, s'assied en cercle autour de moi mais s'enfuit dès que je fais un geste.

À Saravanne, il n'y a rien... qu'une bibliothèque bouddhique très vieille, ternie, dédorée et dont les pilotis vacillants sont plantés dans une mare noire et verte où grouillent les poissons sacrés. Tout près de Saravanne, se dresse le plateau des Boloven où je passe quelques jours dans une hutte de bois près d'une rivière en cascades. C'est de là que je pars tous les matins, à cheval, pour peindre dans les villages Kha Alak.

Certains de ces villages ne sont pas encore très sûrs, mais, dans les autres, je puis m'installer, travailler, et j'ai bientôt fait la connaissance de jeunes filles qui posent avec la meilleure grâce du monde. Le village Alak est très différent de ceux que j'ai vus dans le reste du Laos. Au centre, s'élève la maison des sacrifices, peinturlurée de rouge et de blanc, ornée de cornes et de crânes de buffles. Tout autour est rangé un cercle de maisons de bois, posées sur des pilotis assez courts, et couvertes d'un toit rond de chaume qui descend très bas. Les femmes coupent leurs cheveux à la chien, serrent leur poitrine dans des étoffes rayées et fument la pipe à eau. Elles m'apportent des bébés délicieux, mais, hélas ! couverts de vermine, et m'expliquent par signes qu'ils sont malades, que leurs petits corps sont pleins de démons et que je dois les exorciser. Je ne peux faire autre chose que de recommander la propreté, ce qui paraît les étonner beaucoup.

Les hommes sont des guerriers. Ils ont des lances, de grands boucliers peints noir sur blanc, et portent des colliers d'argent enroulés plusieurs fois autour du cou, serrés comme des faux cols. Ils sont à peu près nus mais, par les temps froids, se drapent dans de grandes couvertures, parfois colorées.

Comme j'apporte mes repas, j'ai un grand succès avec mes boîtes de conserves. Je distribue des morceaux de fromage enveloppés de beau papier d'argent qu'ils conservent précieusement. Je m'amuse à donner des victuilles aux enfants, et naturellement la bouteille dans laquelle il me reste quelques morceaux de glace emportés de Saravanne est très commentée. En échange de mes libéralités, on m'offre une petite perruche verte de la grosseur d'un moineau qui se tient perchée sur mon doigt et que je nourris de bananes.

De retour à Paksé, je vais descendre en chaloupe jusqu'à Phnom-Penh. Nous sommes de nouveau en pleine saison des pluies.

Le Mékong s'est étendu sur toute la campagne et nous voguons à travers la forêt noyée. Les têtes d'arbres énormes surgissent des eaux. Les troncs arrachés sont entraînés et tourbillonnent. Le fleuve charrie une boue rouge et prend sous le soleil les plus beaux tons.

... Quelques jours de navigation et nous voici à Phnom-Penh. Après le sauvage Laos, que Phnom-Penh me semble une grande ville, bien ratissée ! Que ces borassus sont bien rangés dans la campagne plate du Cambodge ! Bientôt, j'irai vers Siem-Réap, vers la fabuleuse Angkor... Adieu, mon beau Laos...

Paris

M^{me} Alix Aymé

Une exposition de ses œuvres au [Gouvernement général de l'Indochine](#)

(20, rue La-Boétie)

(*Le Journal des arts*, 9 nov. 1932, p. 2)

Une salle tout entière consacrée à cette artiste vient de s'ouvrir à l'adresse ci-dessus. Rappelons que cette artiste, chargée de décorer le palais du roi de Luang-Prabang, en a profité pour parcourir le Laos, d'où elle a rapporté une ample moisson de dessins, pastels et aquarelles. On prendra le plus vif intérêt à cette manifestation d'art, qui a été

inaugurée vendredi dernier par M. Paul Léon, directeur général des Beaux-Arts, de l'Institut, accompagné de M. Maurice Denis, le peintre bien connu, également membre de l'institut.

Nous reparlerons de cette exposition.

Hanoi
L'exposition Alix Aymé
(*La Volonté indochinoise*, 18 novembre 1935)

Samedi soir, à dix-sept heures, dans les locaux de la [Banque franco-chinoise](#), boulevard Henri-Rivière, avait lieu le vernissage de l'exposition des œuvres de M^{me} Alix Aymé.

Il nous a été impossible de noter les noms de toutes les personnalités qui avaient tenu à venir à cette petite fête d'art. M. Robin, gouverneur général était là, exact comme toujours, qui parcourut lentement les trois salles, s'arrêtant de longs instants devant des pastels, des toiles, des aquarelles. M^{me} Robin l'accompagnait. M. Tholance, résident supérieur, était là également, ainsi que M Châtel, secrétaire général. Nous avons reconnu, dans la petite foule qui se pressait en ces trois salles trop petites pour la recevoir :

M. le général commandant supérieur Verdier, le général de Bazelaire, M. Costes, directeur du Contrôle financier, M. Nicolaï, M. Tissot, M^{me} et M. Perroud, M. Guillemin, M^{me} Siffroy, M. Estève, directeur des Papeteries de Dap-Cau, M^{me} et M. Drouin, directeur de la S.I.E. ¹, M. Laffage, directeur de l'I.D.E.O. ², M^{me} Gallin, M^{me} Piétri, M^{me} et M. Ner, le colonel Aymé, le colonel Hanck et M^{me}, M. Lafferranderie, et nombre de personnalités dont le nom nous échappe à présent, faute d'avoir eu le temps de le noter.

Nous n'avons entendu qu'un discret et spontané concert de louanges.

Sincère et mérité. Le talent de M^{me} Alix Aymé, qui était plein de force, s'est allégé, éclairé, en quelque sorte élevé. Il est en son complet épanouissement. Cette vigueur du trait, que ses œuvres antérieures semblaient indiquer comme sa qualité maîtresse, M^{me} Alix Aymé l'a conservée ; mais par un consciencieux travail d'artiste inspirée, elle en a acquis une autre, rare et merveilleuse: la lumière !

À tel point qu'on hésite aujourd'hui : est-ce le tracé, juste, net, viril, est-ce la luminosité exacte et exquise qui fait le plus grand charme de ces toiles ?

Quoi qu'il en soit, reconnaissons qu'un peintre qui sait joindre, en ses toiles, la vérité du dessin à l'intensité de la lumière, est maître en son art.

M^{me} Alix Aymé a fait aux visiteurs la joie et, à ceux qui connaissaient déjà son beau talent, presque la surprise, de garnir la première salle de son exposition avec des pastels délicats, fluides, aux teintes quasiment transparentes.

Ses aquarelles aussi, participent de cette manière aérienne de traiter les sujets, qui leur donne tant de poésie.

Quant aux toiles, ce que nous en avons déjà dit est conforme à notre pensée, à nos impressions.

Au hasard, notons ces flamboyants à l'ombre ardente, cette femme aux lotus, à contre-jour devant une fenêtre ouverte sur un poudroiement de soleil, ces vues du Yunnan, où l'on retrouve la limpidité de l'atmosphère yunnanaise, avec l'originalité des scènes et des aspects, ce village du papier, ou des congai vivantes trottent sous les taches de soleil que laissent passer les arbres, etc. — Il faudrait tout citer !

¹ Société indochinoise d'électricité.

² Imprimerie d'Extrême-Orient.

Le talent de M^{me} Alix Aymé est arrivé presque à sa perfection, et c'est un grand talent. M^{me} Alix Aymé est trop artiste pour s'offusquer de ce « presque » et ne pas nous le pardonner. En toute franchise, il ne concerne, dans notre esprit, qu'un détail de la manière du peintre : le ciel, les nuages ; ils semblent encore donner quelque peine à M^{me} Alix Aymé, peine que trahit un reste de lourdeur, un rien ! À quatre-vingts ans et davantage, Harpignies s'essayait à faire des progrès ! Mettons-nous à l'abri de cet exemple et de celui du « maître des nymphéas », pour que M^{me} Alix Aymé ne nous garde pas rancune d'avoir fait un si légère réserve quant à l'admiration sincère et très vive que son talent très vivant et très sûr nous inspire !

SULTIS

Alix Aymé
(*Beaux-arts*, 16 décembre 1938, p. 3, col. 2)

Peintre d'enfant. M^{me} Alix Aymé est une dessinatrice dont le crayon subtil a l'éloquence de la plume de Colette. Sa ligne souple, insidieuse et frémissante de vie dévoile les secrets des corps à peine formés. Ses fillettes ont déjà des mouvements, des attitudes et des gestes d'amoureuses. (Galerie Schœeller)

1940 (mai) : exposante au salon de la
[Société coloniale des artistes français](#) à Paris

NOUVELLES BRÈVES
(*La Dépêche d'Indochine*, 5 octobre 1940)

Une artiste de grand talent, ALIX AYMÉ, dont les œuvres obtinrent à Paris un grand succès, expose ses DESSINS & PEINTURES SUR SOIE à [LA PERLE](#), 213, rue Catinat. Ne manquez pas de visiter cette exposition qui vous révélera des chefs d'œuvres de grâce et de délicatesse.

Une intéressante exposition
(*La Patrie annamite*, 21 octobre 1940)

Les amateurs de peinture n'ont certainement pas oublié la talentueuse madame Alix Aymé, qui avait produit au Tonkin des toiles et des aquarelles dont le goût très sûr et la maîtrise du coloris furent très goûtés par les connaisseurs.

Ayant séjourné ces derniers temps en Cochinchine, M^{me} Alix Aymé a organisé tout récemment à Saïgon une exposition à « La Perle ».

Par les échos de presse, nous savons que la population cochinchinoise a réservé à l'artiste un accueil qu'elle mérite pleinement car, en pleine possession de ses moyens techniques, M^{me} A. Aymé, tout en demeurant classique dans son dessin, a réussi à révéler des expressions d'une beauté insoupçonnée.

À propos de cette exposition, la Dépêche a écrit :... « Douceur, repos, paix, songe... nous avons presque oublié ces mots. Aujourd'hui, à la Perle, en regardant les enfants endormis, les maternités, les jeunes femmes aux calmes et doux visages, admirables dessins de M^{me} Alix Aymé, il m'a semblé entrer dans un monde nouveau, pur, d'où seraient bannis la haine et le mensonge.

« Ces figures sereines ou mélancoliques qui retiennent le regard le plus distant par leur accent de confiance nous révèlent un peintre de portraits d'une rare séduction. Il n'est pas une âme qui ne nous émeuve. Les fragiles bébés endormis ont été peints avec amour. L'artiste a dû caresser ces doux cheveux en désordre, toucher du doigt cette joue rose, puis s'éloigner sans bruit pour ne pas troubler ce sommeil où quelque rêve amène une ombre de sourire sur une bouche semblable à un pétale... ».

À Casablanca SPLendeur ORIENTALE

M^{me} la générale Juin a inauguré l'exposition de laques d'Alix Aymé
(*Le Petit Marocain*, 27 mai 1950, p. 1-2)

L'escalier descend entre deux murs blancs, tourne devant un énorme et calme bouquet de fleurs champêtres et nous dépose dans la galerie d'art que le libraire Mairet nous réserve, comme une bonne surprise, dans son sous-sol.

Murs et piliers blancs, là aussi, mais éclatants de la splendeur orientale : Alix Aymé y a disposé ses laques... Madame la générale Juin est venue inaugurer cette exposition, entourée de M^{me} Boniface, de S. E. le Khalifa du Pacha, et de nombreuses personnalités.

Alix Aymé reçoit au milieu de ses œuvres ; elle s'efface devant son travail et l'on admire avant toute chose la puissance de ces laques, nées de la volonté d'une femme timide, presque gênée par l'éclat de ce qu'elle a fait, si richement et longuement fait.

Une trentaine de laques, vivantes, comme rayonnantes des matériaux que l'artiste a unis, modelés, domptés. Alix Aymé trouve un moment pour m'expliquer un peu.

Elle est allée, quinze années durant, chercher en Chine et au Japon la technique et les traditions que les Orientaux eux-mêmes avaient oubliées. Elle a ranimé les antiques alchimies et accepté le labeur têtu que la laque demande.

Les éléments rares et riches, l'or, l'argent, le cinabre — ou très communs, la coquille blanche des œufs de poule, la coquille grise des œufs de cane, l'aluminium, que sais-je encore, elle a tout repris, tout appris, avec la modestie amoureuse d'une véritable artiste. Le reste est venu par surcroît.

Devant nous le résultat. Paravents, tableaux, fresques. Les plans superposés, successivement dessinés, gardent un relief étonnant et donnent à l'œuvre cette profondeur que la peinture ne saisit pas.

Sur le bois nu, Alix Aymé a d'abord dispersé son noir, puis, l'ayant limé, poli, poncé à la pierre, elle a fait éclater le trait dans la laque. L'or, l'argent et la couleur sont ensuite venus et, par dessus tout, à nouveau, une couche de laque a tout enseveli. Sous la pression dirigée de la pierre, l'artiste a redécouvert, recréé son œuvre, laissant tel trait, tel contour dans l'ombre, ou ramenant un coup de lumière sur un visage ou une prairie.

Parfaitement maîtresse de son « clavier » de matériaux, Alix Aymé peut aujourd'hui enrichir la tradition de ses recherches modernes. Le dessin notamment, un dessin net, linéaire, rend l'expression au regard, la vie aux chairs, le frémissement aux fleurs, dans ces vastes compositions que d'autres eussent voulues purement décoratives.

On retrouve la tradition pure, l'inspiration orientale dans la « Baie d'Along », où des dizaines de sampans flottent entre les rochers, sur une mer argent et or. Mais la vie nous donne des « Pastorales », où les corps se meuvent dans les contrastes des tons

riches et des tons morts ; les « Printemps », le « Bain » des femmes nues dans une mare noire, la « Bacchanale ». Enfin, des « Vierges » et des « Maternité » où j'ai retrouvé le pur émerveillement des primitifs italiens. La tendresse douloureuse de ces mères s'adoucit encore d'auréoles de fleurs précieuses.

Par la laque, Alix Aymé a retrouvé le chemin de l'enluminure religieuse, d'un ciel qui travaille pour les siècles. Elle vient d'exécuter, en France, un chemin de croix, et l'on voudrait trouver dans les retables des églises que l'on construit ici ces « Madones » précieuses et pures comme les cristaux de Chartres.

Il faut aller voir les œuvres d'Alix Aymé, les revoir pour les mieux comprendre. L'artiste est là toujours elle sera là, le dimanche et le lundi de fête, attendant votre regard sur ses œuvres, un regard qui le parera de ses peines.

LES EXPOSITIONS (*Carrefour*, 24 juin 1953, p. 14)

ALIX AYMÉ (France d'outre-mer, rue La-Boétie). — Les laques d'Alix Aymé sont des tableaux qui relèvent avec perfection — voire une certaine noblesse — de l'art décoratif. L'imagination y entre en jeu autant que les souvenirs que l'artiste rapporta de ses voyages en Extrême-Orient. Quelques peintures sur soie ajoutent à cet ensemble une note d'un charme un peu suranné infiniment délicate. Deux grandes laques d'Alix Aymé viennent de prendre place dans les salons du paquebot « Antilles ». Un exotisme bien compris.
